

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Deprez, Paul (ed.), *Population and Economics*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1970, viii + 389 p.

par André Lux

Études internationales, vol. 3, n° 3, 1972, p. 437-438.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/700240ar>

DOI: 10.7202/700240ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

quences pour lesquelles l'humanité peut avoir encore une fois à payer chèrement durant notre vie.

Toyamasa Fusé

Sociologie,
Université de Montréal.

MCLELLAN, David, *The Thought of Karl Marx, An Introduction*, Macmillan, Londres, 1971, 237p.

À la suite de Bottomore, qui publiait en 1963, la première version anglaise des *Manuscripts de Paris*, McLellan est devenu un des meilleurs spécialistes de langue anglaise des œuvres de jeunesse de Marx, dont il publiait, en 1971, un choix judicieux de textes de la période 1837-1844.

Son Introduction est un petit ouvrage extrêmement pratique et commode, qui guide de main de maître le néophyte à travers l'œuvre complexe de Marx. Il comprend deux parties qui se complètent bien. La première suit l'ordre chronologique, et la seconde, un ordre thématique. Pour chacune des huit périodes, l'auteur présente un canevas identique : liste des œuvres, suivie d'une brève notice biographique et des commentaires d'une douzaine de pages chacun. Ceux-ci consistent, en fait, plutôt en un choix de textes typiques, intelligemment reliés. Le lecteur est ainsi en mesure d'apprécier l'évolution et la maturation de la pensée de Marx, tout en ayant déjà l'intuition d'une continuité fondamentale de cette pensée. McLellan opte en effet résolument pour la thèse de la continuité et de l'unité des œuvres de jeunesse et de celles de l'âge mûr, prenant ainsi le contrepied de l'interprétation d'Althusser.

En fin de chacun des huit chapitres de la première partie, apparaît une double bibliographie : d'abord la liste des principales traductions anglaises des œuvres de la période, ensuite un choix limité de livres et d'articles de revues offrant des commentaires de ces œuvres ou des événements ou courants de pensée reliés à celles-ci.

La seconde partie présente en autant de chapitres, un choix de huit thèmes : aliénation, matérialisme historique, travail, classes, parti, État, révolutions, société communiste future. Chaque fois, une présentation ou commentaire de trois à sept pages précède un éventail de textes couvrant une dizaine de pages dans un

ordre chronologique ; cet ordre permet aisément d'apprécier tant le degré d'évolution de la pensée de Marx sur un même thème que l'importance qu'il lui accorde selon les époques de sa carrière d'écrivain. Le critère de sélection des thèmes par McLellan est manifestement d'ordre sociologique, de sorte que n'y figurent pas les thèmes économiques centraux du *Capital*. Loin de tronquer de la sorte la signification de l'œuvre, cette sélection rappelle opportunément que Marx, même s'il s'est pris parfois au jeu des économistes de son temps, reste fondamentalement un critique de leur science, qui met à nu les infrastructures et conditionnements sociaux et mentaux de leurs constructions intellectuelles. À ce titre, le fait de ramener le *Capital* au niveau des écrits antérieurs restitue plutôt à Marx son vrai visage, trop souvent caricaturé par les réfutations de ses thèses « économiques » de la part d'auteurs économistes raisonnant de l'intérieur des cadres de pensée d'une discipline que conteste précisément Marx. Le *Capital* est néanmoins l'aboutissement des œuvres antérieures et doit être compris dans leur perspective ; ici, McLellan ne lui fait pas entièrement justice, notamment lorsqu'il accroche aux aspects arduement techniques du volume II pour juger celui-ci relativement peu intéressant. Or, ce volume II, comme l'avait déjà montré Calvez en 1956, dénonce l'illusion monétariste qui, faisant abstraction des réalités socio-historiques de base, amène les économistes à perdre leur temps dans l'analyse de la circulation d'un capital réduit à sa caricature de capital-argent.

À la fin de chacun des chapitres thématiques, apparaît une courte bibliographie *ad hoc*. L'ouvrage s'achève par une bibliographie générale sélective, comprenant d'abord diverses éditions de textes choisis, ensuite les ouvrages et articles des principaux spécialistes, ayant écrit ou été traduits en langue anglaise.

André Lux

Sociologie,
Université Laval.

DEPREZ, Paul (ed.), *Population and Economics*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1970, viii + 389p.

Cet ouvrage rassemble la plupart des communications présentées à la section 5 du IV^e

congrès de l'Association internationale d'Histoire économique en 1963. En face du casse-tête que constitue pour l'avenir du globe l'explosion démographique du Tiers-Monde, il s'agissait de recueillir de l'histoire des populations pré-industrielles des leçons et peut-être des raisons d'espérer pour l'avenir. Une fois encore, c'est Malthus qui domine le débat de démographie économique, et toute la première partie cherche à savoir si l'histoire confirme son modèle. Mais quel est ce modèle en définitive, qui a été trop souvent interprété simplistement et qui reste fondamentalement ambigu, comme je l'ai montré ailleurs (*Population*, XXIII, 1968)? Dans son introduction à la première partie, Goran Ohlin a au moins le mérite de poser le problème avec nuances et de souligner notamment l'existence de mécanismes relativement efficaces de limitation de la fécondité dans l'Europe pré-industrielle, fécondité en qui il refuse de voir le moteur de la croissance économique ultérieure.

L'analyse statistique de Koelmann pour l'Allemagne croît vérifier Malthus, mais est-elle justifiée de le faire sur la base étroite d'un seul demi-siècle, 1815-1865? Borowski est plus nuancé dans son étude de la Pologne du XIX^e siècle, mais en reprochant à Malthus d'avoir traité unilatéralement la relation entre facteurs socio-économiques et démographiques, il n'en voit pas l'ambiguïté, signalée plus haut. Quant à l'Amérique du Nord, selon Potter, elle échappe à l'interprétation malthusienne. L'étude de la Flandre du XVIII^e siècle par Mendels introduit de nouvelles nuances sur la base du rayon d'action géographique des facteurs, et notamment du facteur de la demande pour les produits industriels. C'est pourquoi l'étude de Leibenstein aurait été mieux placée en fin de la première partie en guise de conclusion, car elle s'en prend au modèle malthusien et néomalthusien dont la faiblesse ne serait plus tant du côté des hypothèses relatives à la fécondité que du moule trop étroit, dans lequel le problème démographique est posé en termes d'un équilibre entre population et ressources.

Une raison supplémentaire de se dégager de ce moule est d'ordre méthodologique et nous est fournie par Wrigley vers le début de la deuxième partie, consacrée à la société pré-industrielle en Europe, Asie et Afrique. Les progrès récents de la démographie historique reposent en effet sur le choix de la famille

comme unité d'analyse, plutôt que sur l'agrégat statistique national; elle découvre alors une grande variété de comportements qu'elle commence à corréler avec un éventail large de facteurs sociologiques, anthropologiques et non seulement économiques. Les quatre études empiriques de la deuxième partie n'illustrent cependant guère cette méthode et restent assez classiques.

La troisième partie, entièrement consacrée à la démographie historique de l'Amérique latine, est de loin la plus longue avec 194 pages et nuit de ce fait à l'équilibre de l'ouvrage, d'autant plus qu'elle est franchement disparate, à l'image de tant de congrès qui voient défiler de façon décousue une foule de communications les plus diverses. Ici, nous passons d'un bon exposé de l'état actuel des recherches présenté par Borah, à l'emploi de *computers* par Brady et Lombardi pour analyser les recensements de la région de Caracas entre 1780 et 1820, en nous arrêtant entretemps à la préhistoire avec Sauer, à l'estimation des populations aborigènes par Denevan, au rôle des migrations au Mexique (Cook), au Pérou (Mellafe) et dans la province de Buenos Aires (Sanchez-Albornoz), sans oublier l'évolution démographique du Brésil, présentée dans une traduction française pitoyable, qui a, au moins, l'intérêt de résumer de façon saisissante les nombreuses méthodes utilisées jusqu'à nos jours pour faire disparaître les Indiens.

André Lux

Sociologie,
Université Laval.

WEIL, Gordon L., *Trade Policy in the '70's*, Twentieth Century Fund, New York, 1969, 75p.

Ce petit volume écrit dans un style simple se lit aisément. Il traite des derniers développements de la politique commerciale des États-Unis et expose les choix ou les options que réserve l'avenir.

Dès le début, la discussion fait ressortir la nécessité d'une politique commerciale nationale, nécessité qui va de soi, évidemment. Mais la difficulté est de décider quelle sorte de politique nationale. Deux options se présentent: soit sauvegarder les intérêts des consommateurs, soit protéger les intérêts des producteurs. Tout gouvernement a le devoir de concilier ces inté-